

Jean Darot

L'enfant don

Par l'auteur de *L'homme semence*



Editions **Passiflore**

Jean Darot

L'enfant don

roman

Editions **Passiflore**

PRÉFACE

*« Je viens de poser cette étoile par terre :
c'est une pomme de texte.
Je ne l'ai pas écrite moi-même.
J'ai écrit d'elles. Elle rayonne de nous.
Puissé-je à jamais me rappeler comment
l'écriture ne va pas de soi,
pousse dans la constellation
que forment les femmes donnantes. »*

Illa, Hélène Cixous

On n'écrit jamais seul.

Je veux, d'abord, rendre à Isaure ce qui revient à Isaure. Ce livre n'aurait pas existé sans la découverte, il y a plus de quinze ans, du travail de l'ethnologue Isaure Gratacos sur le statut particulier des femmes pyrénéennes. Son livre,

Femmes pyrénéennes, un statut social exceptionnel en Europe, paru aux éditions Privat, m'a bouleversé dès la première lecture et a nourri toute l'écriture de *L'enfant don*. Si je n'avais pas rencontré ce livre, je serais passé à côté d'une partie du monde.

Il me faut également remercier ma mère qui a mis le ver dans le fruit de la question des origines en nous criant, un jour de colère, que nous n'étions pas ses enfants, qu'ils avaient dû se tromper à la maternité. Il faut dire que venues d'une femme responsable du service des orphelins dans une préfecture, et qui nous entourait d'enfants dits « de l'Assistance » à chaque période de vacances, ces paroles étranges, même si nous ne les avons pas crues, m'ont offert la possibilité de m'interroger sur qui je suis et d'où je viens. À partir de là, tout était ouvert, particulièrement mon propre être.

Ensuite, il y a toutes ces voix de femmes qui m'ont offert leur vécu en accompagnant ma vie, d'une façon ou d'une autre. Merci, d'abord, à la femme qui a toujours habité en moi – ma part féminine diraient les plus prudents – et à ses sœurs qui l'ont alimentée. Merci à toutes ces femmes dont je me suis mis à écouter et à transcrire les paroles données. Leurs voix étaient en moi.

*Pour Africa d'Aulus
Pour les femmes pyrénéennes*

*Pour ma fleur,
celle qui me pousse à l'intérieur*

*« Je me souviens d'une voix de femme,
si limpide qu'elle aurait pu voler
sans fatigue, indéfiniment, jusqu'à Dieu.
Je ne croyais pas impossible que la vie tout
entière devînt une ascension pareille [...] »*

*Alexis ou le Traité du vain combat,
Marguerite Yourcenar*

- 1 -

Été 1938

Le ventre d'une mère ne se trompe pas.

Bien avant que l'attelage n'émerge de la mer de nuages, que l'homme et le cheval ne prennent visages. Bien avant même de reconnaître le pas de la jument et la voix qui encourage la bête, je sais que c'est lui. Depuis un temps sans mesure, il y a, au profond de moi, ce berceement étrange qui vient épuiser, en un tendre écoulement, l'inquiétude qui m'habitait.

Sur le seuil de la maison, j'écoute leur descente depuis le col et j'interroge le ciel qui gronde autour de la montagne. Alors qu'ils apparaissent enfin, éclate un violent coup de tonnerre. Une pluie brutale se déverse et écrase tout de son

poids. Je vois Jan, mon mari, courir et ouvrir les portes de la grange. Comme un vaisseau fantôme, la jument et le chariot semblent jaillir du néant pour s'engouffrer à l'abri. Les deux battants se referment sur eux.

Enfin ! Adam est revenu d'Espagne.

Cette scène, je l'ai déjà vécue. C'était il y a plus de trente ans, en août 1905. Nous venions de nous installer dans la maison, Jan et moi. Nous n'étions pas encore mariés. Lui travaillait encore à la forêt. Moi, j'attendais notre premier enfant.

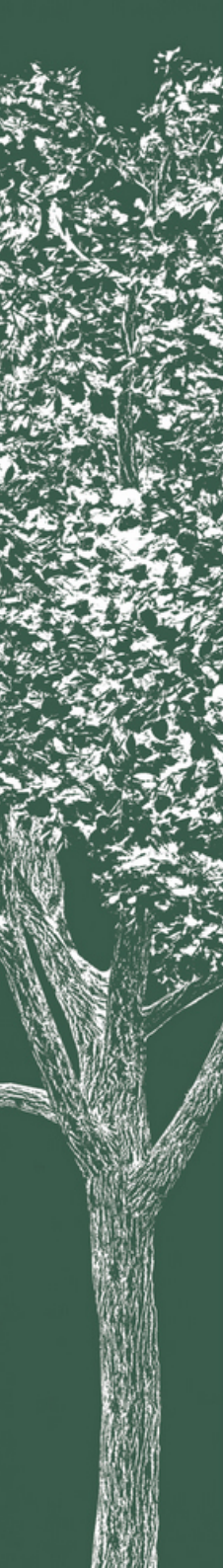
J'étais lourde de huit mois de grossesse. Le temps, lui, était lourd d'un orage qui ne voulait pas venir. Assise sur le pas de la porte, j'espérais une pluie rafraîchissante pour ma peau et désaltérante pour celle de la terre. Avec un long cri, les portes du ciel s'étaient enfin ouvertes, libérant les eaux qui portent la vie. La pluie, violente, s'était abattue sur nous, faisant tout disparaître. Lorsqu'elle s'était faite plus tendre, un chariot et ses occupants étaient apparus devant chez nous. Jan avait ouvert les portes de la grange pour les abriter.

Je n'avais pas pu distinguer qui arrivait ainsi, pareil à un bouquet de plantes qui serait né subitement de l'orage. J'avais alors traversé la

cour, à mon pas, en tenant mon ventre tendu. Le visage levé vers le ciel, je souriais à cette pluie bienfaisante qui ruisselait sur ma peau.

J'avais d'abord vu leurs sourires, à tous les deux. C'était un couple de nos âges. Il respirait la vie, le bonheur d'être à l'abri de la pluie, mais aussi d'autre chose. Elle, elle s'était mise à rire de toute l'eau qui coulait de tout son corps. Ses vêtements trempés révélaient ses formes avec ses beaux seins que je lui ai toujours enviés. Son rire avait fait naître le mien car j'étais tout autant ruisselante. Lui, il la regardait avec ce regard tendre que je lui ai toujours connu depuis. Jan nous couvrait de son bon sourire. Dans mon ventre, l'enfant a dit quelque chose.

Dès ce moment, leur vie a été liée à la nôtre. Dès ce moment, elle a été ma sœur. Elle, c'était Aurora. Lui, c'était Simo.



Au début du vingtième siècle, dans une haute vallée pyrénéenne, dont l'isolement a limité l'influence de la religion chrétienne et du patriarcat, Seuvia, aînée et donc tête d'une *maison-souche*, décide de concevoir un enfant pour l'offrir à une autre femme qui ne peut pas en avoir. Ce don longuement réfléchi pallie la souffrance du couple-ami et donne naissance à une nouvelle maison.

En prenant la guerre civile espagnole pour toile de fond, ce récit nous fait découvrir une société montagnarde où la femme bénéficie d'un statut particulier : bien au-delà de sa fonction de mère, celle-ci s'impose comme pilier essentiel et fondateur d'une communauté qui plonge ses racines dans les arbres, les pierres et les légendes enchantées.

Jean Darot est l'auteur du très lu et partagé *L'homme semence* paru aux Éditions Parole sous le nom d'emprunt de Violette Ailhaud. Il a passé l'essentiel de sa vie à écrire.

Postface de l'ethnologue Isaure Gratacos

11 €



9 782379 460906